

Algèbre 2

Cours de Vlerë Mehmeti*

0 Rappels sur les anneaux

0.1 Anneaux

Définition 0.1. Un *anneau* $(A, +, \cdot)$ est un ensemble muni de deux lois de composition internes $+$ et \cdot telles que

- (1) $(A, +)$ est un groupe abélien (on note son élément neutre 0_A)
- (2) \cdot est associative
- (3) \cdot se distribue sur $+$.

S'il existe un élément neutre pour \cdot , on le note 1_A et on dit que A est *unitaire*. Si \cdot est commutatif, on dit que A est *commutatif*.

Remarque. Dans ce cours, sauf mention explicite, tout anneau considéré sera unitaire et commutatif.

Définition 0.2. Un élément $a \in A \setminus \{0\}$ est dit *un diviseur de zéro* s'il existe $b \in A \setminus \{0\}$ tel que $ab = 0$. Si A ne possède pas de diviseurs de zéros, on dit que A est *intègre*. Un élément $a \in A$ est dit *inversible* s'il existe $b \in A$ tel que $ab = ba = 1$. On notera l'ensemble des éléments inversibles A^\times .

Remarque.

- (1) Si $a \in A^\times$ est inversible, l'élément $b \in A$ tel que $ab = 1$ est unique¹. On le note a^{-1} .
- (2) Un élément inversible n'est pas un diviseur de zéro.

Dans un anneau intègre A , pour tous $a, b \in A$, $ab = ac$ implique $a = 0$ ou $b = c$. En particulier, si $a \neq 0$, on peut simplifier par a .

Exemple 0.3. (1) $(\mathbb{Z}, +, \cdot)$ est un anneau.

- (2) $(\mathbb{Z}[\sqrt{d}], +, \cdot)$ est un anneau.
- (3) $(\mathbb{Z}/n\mathbb{Z}, +_n, \cdot_n)$ l'est aussi.
- (4) $(\mathcal{M}_n(\mathbb{R}), +, \cdot)$ est un anneau non commutatif.
- (5) L'anneau des quaternions $(\mathbb{H}_{\mathbb{C}}, +, \cdot)$ est aussi non commutatif.

Tous ces exemples sont des anneaux intègres.

*Notes originales trouvables à <https://webusers.imj-prg.fr/~vlere.mehmeti/teaching.html>

1. En effet, si $ab = b'a = 1$, alors $b' = b'ab = b$

- (6) Si A, B sont des anneaux, alors $A \times B$ muni des lois produits (composante par composante) est un anneau en général non intègre car $(1_A, 0) \cdot (0, 1_B) = (0, 0)$. On peut généraliser à un produit quelconque d'anneaux.
- (7) Soit A un anneau. Alors $(A[X], +, \cdot)$ est un anneau où $+, \cdot$ sont l'addition et la multiplication usuelle des polynômes à coefficients dans A . On peut définir récursivement, pour $n \in \mathbb{N}^*$, $A[X_1, \dots, X_n] = A[X_1, \dots, X_{n-1}][X_n]$, et les lois internes $+$ et \cdot induites de celles de $A[X_1, \dots, X_{n-1}]$. Par convention, pour $n = 0$, $A[X_1, \dots, X_n] = A$.
- (8) Soit A un anneau et X un ensemble. Alors $A^X = \{f \mid f : X \rightarrow A\}$ muni des lois données par

$$\begin{cases} (f + g)(x) &= f(x) +_A g(x) \\ (f \cdot g)(x) &= f(x) \cdot_A g(x) \end{cases}$$

est un anneau.

- (9) L'ensemble $\{f : \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R} \mid \exists [a_f, b_f] \subseteq \mathbb{R}, f|_{[a_f, b_f]^c} = 0\}$ est un anneau.
- (10) L'anneau nul $\{0\}$ est l'unique anneau où $0 = 1$.

Proposition 0.4. Soit A un anneau. Alors

- (1) $a0 = 0a = 0$ pour tout $a \in A$
- (2) $(-a)b = a(-b) = -(ab)$ pour tous $a, b \in A$
- (3) $(-a)(-b) = ab$ pour tous $a, b \in A$
- (4) $-a = (-1)a$ pour tout $a \in A$.

Définition 0.5. Un sous-anneau R d'un anneau $(A, +, \cdot)$ est un sous-groupe R de $(A, +)$ tel que pour tous $a, b \in R$, $ab \in R$.

Remarque. R est un sous-anneau si et seulement si $0 \in R$ (ou $R \neq \emptyset$) et pour tous $a, b \in R$, $a - b \in R$ et $ab \in R$.

Remarque. L'anneau nul n'est pas intègre.

Exemple 0.6.

- (1) $n\mathbb{Z}$ est un sous-anneau de \mathbb{Z} pour tout $n \in \mathbb{Z}$.
- (2) $(\mathbb{Q}, +, \cdot)$ est un anneau et $\{\frac{m}{n} \mid m, n \in \mathbb{Z} \setminus \{0\}, m \wedge n = 1, n \text{ impair}\} \cup \{0\}$ est un sous-anneau. Si on remplace « n impair » par « m impair », ce n'est plus le cas.

Définition 0.7. Un *morphisme d'anneaux unitaires* est une application $\varphi : A \rightarrow B$ telle que

- (1) $\varphi(a + b) = \varphi(a) + \varphi(b)$
- (2) $\varphi(ab) = \varphi(a)\varphi(b)$
- (3) $\varphi(1_A) = 1_B$

Le morphisme φ est dit un *isomorphisme* s'il est bijectif.

Si φ est un isomorphisme et $A = B$, on dit que φ est un *automorphisme* de A .

Remarque. On notera par $\text{Aut}(A)$ l'ensemble des automorphismes de A . Muni de la composition, c'est un groupe.

Proposition 0.8. Soit $\varphi : A \rightarrow B$ un morphisme d'anneaux. Alors

- (1) $\text{Im}(\varphi)$ est un sous-anneau de B .
(2) φ est injectif si et seulement si

$$\ker(\varphi) = \{a \in A \mid \varphi(a) = 0_B\} = \{0_A\}$$

Proposition 0.9. Si $\varphi : A \rightarrow B$ et $\psi : B \rightarrow C$ sont deux morphismes d'anneaux, alors $\psi \circ \varphi : A \rightarrow C$ en est un aussi.

Exemple 0.10.

- (1) $\pi : \mathbb{Z} \rightarrow \mathbb{Z}/n\mathbb{Z}$ est un morphisme d'anneaux (surjectif, mais pas injectif).
 $m \mapsto m \bmod n$
(2) $\psi_n : \mathbb{Z} \rightarrow \mathbb{Z}$ n'est pas un morphisme d'anneaux unitaires si $n \neq 1$.
 $x \mapsto nx$
(3) $\theta : \mathbb{C} \rightarrow \mathbb{C}$ est un automorphisme de \mathbb{C} .
 $z \mapsto \bar{z}$
(4) $\mathbb{Q}[X] \rightarrow \mathbb{Q}$ est un morphisme d'anneaux (surjectif, non injectif).
 $P(X) \mapsto P(0)$
(5) $\mathbb{Z} \times \mathbb{Z} \rightarrow \mathbb{Z} \times \mathbb{Z}$ n'est pas un morphisme d'anneaux unitaires.
 $(a, b) \mapsto (a, 0)$

Définition 0.11. Un *corps* est un anneau commutatif unitaire non nul où tout élément non nul est inversible.

Exemple 0.12.

- (1) $\mathbb{Q}, \mathbb{R}, \mathbb{C}$ sont des corps (de nombres).
(2) Le corps des fractions rationnelles $\mathbb{Q}(T) = \{\frac{P}{Q} \mid P, Q \in \mathbb{Q}[T]\}$ est un corps.
(3) Le corps des nombres algébriques $\overline{\mathbb{Q}} = \{x \in \mathbb{C} \mid \exists P \in \mathbb{Q}[X] \setminus \{0\}, P(x) = 0\}$ est un corps.

Définition 0.13. Soit A un anneau sans diviseur de zéro. Le *corps des fractions de A* , noté $\text{Frac } A$, est

$$\left\{ \frac{a}{b} \mid a \in A, b \in A \setminus \{0\} \right\} / \sim \quad \text{où} \quad \frac{a}{b} \sim \frac{c}{d} \iff ad - bc = 0$$

Proposition 0.14. Les lois suivantes sont bien définies sur $\text{Frac } A$ et en font un corps :

$$\frac{a}{b} + \frac{c}{d} = \frac{ad + bc}{bd}$$

$$\frac{a}{b} \frac{c}{d} = \frac{ac}{bd}$$

Proposition 0.15. L'application $\varphi : A \rightarrow \text{Frac } A$ est un morphisme d'anneaux injectif. Si A est un corps, c'est un isomorphisme.

Remarque. $\text{Frac } A$ est le plus petit corps contenant A .

Exemple 0.16.

- (1) $\text{Frac } \mathbb{Z} = \mathbb{Q}$
(2) Pour $n \in \mathbb{N}^*$, $\mathbb{Z}/n\mathbb{Z}$ a des diviseurs de zéro, sauf si n est premier et dans ce cas c'est un corps.
(3) $\text{Frac } \mathbb{Q}[X] = \mathbb{Q}(X)$. Plus généralement, on définit $K(X_1, \dots, X_n) = \text{Frac } K[X_1, \dots, X_n]$ pour K un corps.

0.2 Idéaux

Définition 0.17. Soit A un anneau (commutatif, unitaire). Un idéal de A est un sous-ensemble $I \subseteq A$ tel que

- (1) $(I, +)$ est un sous-groupe de $(A, +)$
- (2) Pour tous $a \in A$ et $b \in I$, $ab \in I$.

On note $I \triangleleft A$.

Remarque. Comme $(A, +)$ est un groupe abélien et I en est un sous-groupe, il est distingué, donc A/I est un groupe abélien muni de l'addition $(a + I) + (b + I) = (a + b) + I$.

Proposition 0.18. Soit I un idéal de l'anneau A . Alors $(A/I, +, \cdot)$ est un anneau de loi multiplicative $(a + I)(b + I) = ab + I$. En particulier, cette opération est bien définie. On appelle A/I l'anneau quotient de A par I . De plus, la projection canonique $\pi : A \rightarrow A/I$ est un morphisme d'anneaux surjectif.

Remarque. La définition d'idéal est précisément faite pour que la proposition ci-dessus fonctionne.

Théorème 0.19 (Premier théorème d'isomorphisme).

- (1) Si $\varphi : A \rightarrow B$ est un morphisme d'anneaux, alors $\ker \varphi$ est un idéal de A et $A/\ker \varphi \simeq \text{im } \varphi$.
- (2) Si I est un idéal de A alors $\pi : A \rightarrow A/I$ est surjective de noyau I .

Remarque. Les autres théorèmes d'isomorphisme fonctionnent aussi, par exemple si $I \subseteq J$ sont deux idéaux de A , alors $A/J \simeq (A/I)/(J/I)$.

Théorème 0.20 (Propriété universelle du quotient). Soit $\varphi : A \rightarrow B$ un morphisme d'anneaux. Soit I un idéal de A tel que $\varphi(I) = \{0_B\}$. Alors il existe un unique $\bar{\varphi} : A/I \rightarrow B$ tel que $\varphi = \bar{\varphi} \circ \pi$ avec $\pi : A \rightarrow A/I$ la projection canonique.

$$\begin{array}{ccc} A & \xrightarrow{\varphi} & B \\ \pi \searrow & & \nearrow \exists! \bar{\varphi} \\ & A/I & \end{array}$$

Exemple 0.21.

- (1) $n\mathbb{Z}$ est un idéal de \mathbb{Z} pour $n \in \mathbb{N}$
- (2) $\{0\}$ et A sont des idéaux de A
- (3) $\{XP(X) \mid P \in \mathbb{Q}[X]\}$ est un idéal de $\mathbb{Q}[X]$

Proposition 0.22. Soit I un idéal de A . L'application

$$\begin{array}{ccc} \{\text{idéaux de } A \text{ contenant } I\} & \rightarrow & \{\text{idéaux de } A/I\} \\ J & \mapsto & J/I \end{array}$$

est une bijection.

Démonstration. **TODO**

□

Exemple 0.23. Les idéaux de $\mathbb{Z}/n\mathbb{Z}$ sont $m\mathbb{Z}/n\mathbb{Z}$ tel que $m\mathbb{Z} \supseteq n\mathbb{Z}$ c'est-à-dire tels que $m \mid n$.

Proposition 0.24. Un anneau A est un corps si et seulement si ses seuls idéaux sont $\{0\}$ et A .

Démonstration. Si A est un corps et $J \subseteq A$ un idéal non nul, alors J contient un élément $x \in A \setminus \{0\}$. Ainsi pour tout $a \in A$, $a = ax^{-1}x \in J$, donc $J = A$. Réciproquement, si les seuls idéaux de A sont $\{0\}$ et A , pour $x \in A \setminus \{0\}$, l'ensemble $\{ax \mid a \in A\}$ est un idéal non nul de A , donc égal à A , d'où il existe $a \in A$ tel que $ax = 1$. \square

Corollaire 0.25. Soit $A \neq 0$ un anneau et K un corps. Tout morphisme d'anneaux $\varphi : K \rightarrow A$ est injectif.

Démonstration. Le noyau $\ker \varphi$ est un idéal de K et $1_K \notin \ker \varphi$ car $\varphi(1_K) = 1_A$ donc $\ker \varphi = \{0\}$. \square

Proposition 0.26. Une intersection d'idéaux est un idéal.

Définition 0.27. Soit A un anneau et $S \subseteq A$. L'idéal engendré par S est le plus petit idéal de A contenant S . On le note (S) .

Remarque.

$$(1) (S) = \bigcap_{\substack{I \triangleleft A \\ S \subseteq I}} I$$

$$(2) (S) = \left\{ \sum_{\text{finie}} as \mid a \in A, s \in S \right\}$$

(3) Si $S = \{a\}$, alors $(a) = \{ax \mid x \in A\}$ et $(a) = A$ si et seulement si $a \in A^\times$ et $(a) = \{0\}$ si et seulement si $a = 0$.

Définition 0.28. Un idéal I de A est dit *principal* s'il existe $a \in A$ tel que $I = (a)$. Si A est intègre et que tout idéal de A est principal, A est dit *principal*. L'idéal I est dit de *type fini* s'il existe $S \subseteq A$ finie telle que $I = (S)$.

Remarque. Soit A intègre et $a, b \in A \setminus \{0\}$. Alors

$$(a) = (b) \iff \exists x \in A^\times, a = bx$$

Exemple 0.29.

(1) L'idéal (X, Y^2+1) de $\mathbb{Q}[X, Y]$ est celui des polynômes de la forme $P(X, Y)X + Q(X, Y)(Y^2+1)$ avec $P, Q \in \mathbb{Q}[X, Y]$.

(2) On a $(X, X-1) = \mathbb{Q}[X]$ car $1 = X - (X-1)$.

Remarque. Il est en général difficile de déterminer si un idéal est de type fini et de trouver un ensemble générateur. Un ensemble générateur d'un idéal n'est pas unique, par exemple $(1) = (X, X-1)$ ou $(X-Y, Y) = (X, Y) = (X, Y, X+Y)$.

0.3 Idéaux premiers et maximaux

Définition 0.30.

- (1) Un idéal \mathfrak{p} de A est dit *premier* si $\mathfrak{p} \neq A$ et pour tous $a, b \in A$, $ab \in \mathfrak{p}$ implique $a \in \mathfrak{p}$ ou $b \in \mathfrak{p}$.
- (2) Un idéal \mathfrak{m} de A est dit *maximal* si $\mathfrak{m} \neq A$ et que les seuls idéaux de A qui le contiennent sont \mathfrak{m} et A .

Théorème 0.31.

- (1) Un idéal \mathfrak{p} de A est premier si et seulement si A/\mathfrak{p} est intègre.
- (2) Un idéal \mathfrak{m} de A est maximal si et seulement si A/\mathfrak{m} est un corps.

En particulier, tout idéal maximal est premier.

Démonstration. Soient $a, b \in A$. Alors, $(a + \mathfrak{p})(b + \mathfrak{p}) = \mathfrak{p}$ si et seulement si $ab \in \mathfrak{p}$ si et seulement si $a \in \mathfrak{p}$ ou $b \in \mathfrak{p}$ si et seulement si $(a + \mathfrak{p}) = \mathfrak{p}$ ou $(b + \mathfrak{p}) = \mathfrak{p}$. De cela découle (1).

On sait qu'on a une bijection entre les idéaux de A qui contiennent \mathfrak{m} et les idéaux de A/\mathfrak{m} . De cette bijection et du fait que A/\mathfrak{m} est un corps si et seulement si ses seuls idéaux sont $\{0\}$ et lui-même, on déduit (2). \square

Exemple 0.32.

- (1) $n\mathbb{Z}$ est un idéal premier (ou maximal) de \mathbb{Z} si et seulement si n est premier.
- (2) $(P) \subseteq \mathbb{Q}[X_1, \dots, X_n]$ est premier si et seulement si P nul ou irréductible c'est-à-dire non constant et que si $P = AB$, alors A ou B est constant.
- (3) Si K est un corps, (X) est un idéal maximal de $K[X]$ car $K[X]/(X) \simeq K$ (premier théorème d'isomorphisme appliqué au morphisme d'évaluation en 0_K).
- (4) Pour $\alpha_1, \dots, \alpha_n \in K$, l'idéal $(X_1 - \alpha_1, \dots, X_n - \alpha_n) \subseteq K[X_1, \dots, X_n]$ est maximal.

Proposition 0.33. Soit A un anneau commutatif unitaire. Tout idéal propre de A est inclus dans un idéal maximal.

Démonstration. Soit I un idéal de A distinct de A . On considère $\mathcal{J} = \{J \triangleleft A \mid I \subseteq J, J \neq A\}$. Par propriété de I , cet ensemble est non vide. Il est ordonné pour l'inclusion. Soit $\mathcal{A} \subseteq \mathcal{J}$ une partie de \mathcal{J} totalement ordonnée pour l'inclusion. On pose $\bigcup_{J \in \mathcal{A}} J$. C'est un idéal car \mathcal{A} est totalement ordonnée pour l'inclusion. De plus, pour tout $J \in \mathcal{A}$, $1 \notin J$, donc $1 \notin \bigcup_{J \in \mathcal{A}} J$. Ainsi, $\bigcup_{J \in \mathcal{A}} J$ est une borne supérieure de \mathcal{A} dans \mathcal{J} . Cela démontre que \mathcal{J} est un ensemble inductif. Ainsi, le lemme de Zorn donne l'existence d'un élément maximal $\mathfrak{m} \in \mathcal{J}$. Par l'absurde, si \mathfrak{m} n'est pas un idéal maximal, on dispose de $J \neq A$ idéal qui contient strictement \mathfrak{m} . Cela contredit la maximalité de \mathfrak{m} dans (\mathcal{J}, \subseteq) . \square

Exemple 0.34.

- (1) (X) est un idéal premier mais non maximal de $\mathbb{Z}[X]$.
- (2) $(X, 2)$ est un idéal maximal de $\mathbb{Z}[X]$.
- (3) $(\mathbb{Q}, +, \cdot_0)$ où \cdot_0 est définie par $a \cdot_0 b = 0$ pour tous $a, b \in \mathbb{Q}$ n'a pas d'idéaux maximaux. C'est un anneau non unitaire.

0.4 Anneaux principaux

Remarquons que \mathbb{Z} est un exemple d'anneau principal et $\mathbb{Z}[X]$ un exemple d'anneau non-principal, car $(X, 2) \triangleleft \mathbb{Z}[X]$ n'est pas principal.

Proposition 0.35. *Soit A un anneau principal. Alors, un idéal propre (distinct de A) et non-trivial (distinct de $\{0\}$) est premier si et seulement s'il est maximal.*

Démonstration. Un idéal maximal est toujours premier. Soit (a) avec $a \in A$ un idéal premier. On a $(a) \neq A$. Soit $(b) \supseteq (a)$ un autre idéal le contenant. Alors, $a = bx$ avec $x \in A$. Par primalité de (a) , ou bien $b \in (a)$, dans ce cas $(a) = (b)$, ou bien $x \in (a)$, dans ce cas $x = ay$ avec $y \in A$, donc $a = aby$, donc $by = 1$ par intégrité, donc $(b) = A$. Ainsi (a) est maximal. \square

Définition 0.36. Pour $a, b \in A$, on dit que a divise b et on écrit $a \mid b$ s'il existe $x \in A$ tel que $b = ax$.

Remarque. Pour $a, b \in A$, $a \mid b$ équivaut à $(b) \subseteq (a)$. Si $x \in A^\times$, alors $x \mid a$ pour tout $a \in A$.

Brièvement, quelques rappels sur $K[X]$.

Théorème 0.37. *Soit K un corps. Alors $K[X]$ est un anneau principal.*

Théorème 0.38. *Soit K un corps. Pour tout polynôme $P \in K[X] \setminus \{0\}$, il existe une unique décomposition $P = \alpha \prod_{i=1}^d P_i^{n_i}$ (unique à permutation près des P_i) avec $\alpha \in K^\times$, P_i unitaires et irréductibles et deux à deux distincts.*

Lemme 0.39. *Un idéal (P) est premier si et seulement si $P = 0$ ou P est irréductible.*

Quelques rappels :

- (1) L'algorithme de division euclidienne fonctionne dans $K[X]$.
- (2) Si $P, Q \in K[X]$ alors leur PGCD est bien défini (à multiplication par un élément de K^\times près) et $(P, Q) = (\text{pgcd}(P, Q))$.
- (3) Si $K \subseteq L$ avec L un corps, pour $P, Q \in K[X]$, on a $\text{pgcd}_K(P, Q) = \text{pgcd}_L(P, Q)$.

Référence : Abstract Algebra de Dummit and Foote.

1 Théorie des corps

1.1 Extensions de corps

Définition 1.1. Soit K un corps. Une K -algèbre est un anneau A muni d'un morphisme d'anneaux $i : K \rightarrow A$ (forcément injectif car K est un corps). Si $K \xrightarrow{i} A$ et $K \xrightarrow{j} B$ sont deux K -algèbres, un *morphisme de K -algèbres* (parfois appelé un K -morphisme) est un morphisme d'anneaux $\varphi : A \rightarrow B$ tel que $\varphi \circ i = j$.

Définition 1.2. Soit K un corps. Une *extension de corps de K* est un corps L muni d'un morphisme de corps $K \xrightarrow{\theta} L$. On écrit L/K . Une *sous-extension de L/K* est un corps E muni de morphismes de corps $K \xrightarrow{i} E \xrightarrow{j} L$ tels que $j \circ i = \theta$. On écrit $L/E/K$ et on parle de *tour de corps*.

Remarque. Comme le morphisme θ dans la définition précédente est injectif, on fait régulièrement l'abus de notation d'identifier K à $\theta(K)$ pour écrire $K \subseteq L$.

Exemple 1.3.

- (1) $\mathbb{R}/\mathbb{Q}, \mathbb{C}/\mathbb{Q}, \mathbb{C}/\mathbb{R}$ sont des extensions de corps.
- (2) $\begin{array}{ccc} \mathbb{Q}(i) & \rightarrow & \mathbb{C} \\ i & \mapsto & i \end{array}$ et $\begin{array}{ccc} \mathbb{Q}(i) & \rightarrow & \mathbb{C} \\ i & \mapsto & -i \end{array}$ sont deux \mathbb{Q} -morphisms (où $\mathbb{Q}(i) = \{a + bi \mid a, b \in \mathbb{Q}\}$).
- (3) $\begin{array}{ccc} \mathbb{Q}(\sqrt[3]{2}) & \rightarrow & \mathbb{C} \\ \sqrt[3]{2} & \mapsto & \sqrt[3]{2} \end{array}$ et $\begin{array}{ccc} \mathbb{Q}(\sqrt[3]{2}) & \rightarrow & \mathbb{C} \\ \sqrt[3]{2} & \mapsto & j\sqrt[3]{2} \end{array}$ sont deux \mathbb{Q} -morphisms, où $j^3 = 1$ et $j \neq 1$ et $\mathbb{Q}(\sqrt[3]{2}) = \{a + b\sqrt[3]{2} + c\sqrt[3]{4} \mid a, b, c \in \mathbb{Q}\}$.
- (4) Pour $\mathbb{F}_p = \mathbb{Z}/p\mathbb{Z}$ avec p premier, l'application $\text{Frob} : \begin{array}{ccc} \mathbb{F}_p(T) & \rightarrow & \mathbb{F}_p(T) \\ x & \mapsto & x^p \end{array}$ est un morphisme de corps (donc est injective) mais n'est pas surjective. Le fait que $\text{Frob}(1) = 1$ et $\text{Frob}(xy) = \text{Frob}(x)\text{Frob}(y)$ est clair. De plus,

$$(x + y)^p = \sum_{k=0}^p \binom{p}{k} x^k y^{p-k}$$

Et par primalité de p et comme $p = 0$ dans $\mathbb{Z}/p\mathbb{Z}$, pour $0 < k < p$, $\binom{p}{k} = 0$. Ainsi, $(x + y)^p = x^p + y^p$.

- (5) Soit $f : \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ un morphisme de corps. Comme $f(1) = 1$, on a $f(n) = n$ pour tout $n \in \mathbb{Z}$, puis $f(r) = r$ pour tout $r \in \mathbb{Q}$, donc f stabilise \mathbb{Q} . Pour $x \geq 0$, $x = \sqrt{x}^2$, donc $f(x) = f(\sqrt{x})^2 \geq 0$, donc f préserve \mathbb{R}^+ . Ainsi, si $x \geq y$, $x - y \geq 0$, donc $f(x - y) \geq 0$, donc $f(x) \geq f(y)$, donc f est croissante. Soit (x_n) une suite réelle telle que $x_n \rightarrow x \in \mathbb{R}$. Alors, $x - x_n \rightarrow 0$, donc on peut trouver deux suites de rationnels $(r_n), (s_n)$ de limites nulles telles que pour tout n , $r_n \leq x - x_n \leq s_n$. Par croissance de f et comme f préserve \mathbb{Q} , $r_n \leq f(x) - f(x_n) \leq s_n$. Ainsi, $f(x_n) \rightarrow f(x)$, ce qui démontre que f est continue. Par densité de \mathbb{Q} dans \mathbb{R} et comme $f|_{\mathbb{Q}} = \text{id}$, on en déduit que $f = \text{id}$. Ainsi, le seul automorphisme de corps de \mathbb{R} est l'identité.

Définition 1.4. Soit I un ensemble et $S = (X_i)_{i \in I}$ une famille d'indéterminées indexée par I . On définit :

$$K[X_i \mid i \in I] = \{P(X_{i_1}, \dots, X_{i_m}) \mid \exists \{i_1, \dots, i_m\} \subseteq I, P \in K[X_{i_1}, \dots, X_{i_m}]\}$$

Remarquons que $K[X_i \mid i \in I] = \bigcup_{E \subseteq I \text{ fini}} K[X_i \mid i \in E]$, ce qui permet de définir les lois internes $+$ et \cdot sur $K[X_i \mid i \in I]$. On construit ainsi une structure de K -algèbre sur $K[X_i \mid i \in I]$. De plus, $K[X_i \mid i \in I]$ est intègre.

Définition 1.5. On définit $K(X_i \mid i \in I) = \text{Frac } K[X_i \mid i \in I]$. C'est une extension de corps de K .

Exemple 1.6. Soit $I = \mathbb{N}$. Le K -morphisme $\begin{array}{ccc} K(X_i \mid i \in I) & \rightarrow & X_i \\ K(X_i \mid i \in I) & \mapsto & X_{i+1} \end{array}$ est un morphisme de corps non surjectif.

Si I est fini, on écrit $I = \{1, 2, \dots, n\}$ et on a $K[X_i \mid i \in I] = K[X_1, \dots, X_n]$ et $K(X_i \mid i \in I) = K(X_1, \dots, X_n)$.

Proposition 1.7. Si L/K est une extension de corps, alors L est muni d'une structure de K -espace vectoriel par la loi externe $K \times L \rightarrow L$ (ou si on ne fait pas l'identification, $(k, v) \mapsto i(k) \cdot_L v$).

Définition 1.8. Le degré d'une extension de corps L/K est la dimension de L vu comme K -espace vectoriel. On le note $[L : K]$. Si $[L : K] < \infty$, on dira que L/K est une *extension finie*. Si $[L : K] = \infty$, elle est dite *infinie*.

Remarque. Le résultat bien connu d'algèbre linéaire qui dit qu'en dimension finie, toutes les bases ont même cardinal est vrai en général (deux bases dans un espace vectoriel sont toujours en bijection). Ainsi, on peut parler du degré d'une extension infinie de manière plus précise en parlant du cardinal des bases.

Exemple 1.9.

- (1) On a $[\mathbb{C} : \mathbb{R}] = 2 = [\mathbb{Q}(i) : \mathbb{Q}]$ et $[\mathbb{Q}(\sqrt[3]{2}) : \mathbb{Q}] = 3$.
- (2) $[\mathbb{R} : \mathbb{Q}]$ est non dénombrable sinon \mathbb{R} serait dénombrable.
- (3) $[K(X) : K] = \max(\text{Card}(K), \text{Card}(\mathbb{N}))$. Une base est donnée par

$$\left\{ X^j, \frac{X^i}{P^n} \mid j \in \mathbb{N}, i, n \in \mathbb{N}^*, i < \deg P, P \text{ unitaire irréductible dans } K[X] \right\}$$

Théorème 1.10. Soit $M/L/K$ une tour de corps. Alors

$$[M : K] = [M : L][L : K]$$

En particulier, M/K est finie si et seulement si M/L et L/K le sont.

Remarque. La relation est à lire : si \mathcal{B}_1 est une base de M/L et \mathcal{B}_2 une base de L/K , alors $\dim_K M = \text{Card}(\mathcal{B}_1 \times \mathcal{B}_2)$.

Démonstration. Soit $(e_i)_{i \in I}$ une base du L -espace vectoriel M et $(f_j)_{j \in J}$ une base du K -espace vectoriel L . On montre que $(e_i f_j)_{(i,j) \in I \times J}$ est une base de M/K .

Cette famille est libre : si $\sum_{i,j} \lambda_{ij} e_i f_j = 0$ avec $\lambda_{ij} \in K$ presque nulle, alors $\sum_{i \in I} e_i \left(\sum_{j \in J} \lambda_{ij} f_j \right) = 0$. Comme (e_i) est libre sur L , on a pour tout $i \in I$, $\sum_{j \in J} \lambda_{ij} f_j = 0$. Comme (f_j) est libre sur K , les λ_{ij} sont nuls, d'où la liberté. Cette famille est génératrice : pour $x \in M$,

$$x = \sum_{j \in J} \lambda_j f_j = \sum_{j \in J} \sum_{i \in I} \mu_i e_i f_j$$

Où les $\lambda_j \in L$ existent car (f_j) engendre M et les $\mu_i \in K$ existent car (e_i) engendre L . □

Définition 1.11. Soit L/K une extension de corps et $S \subseteq L$.

- (1) Le sous-anneau de L/K engendré par S , noté $K[S]$, est défini par

$$K[S] = \bigcap_{\substack{K \cup S \subseteq A \subseteq L \\ A \text{ sous-anneau} \\ \text{de } L}} A$$

C'est le plus petit sous-anneau de L qui contient K et S .

- (2) La sous-extension L/K engendrée par S , notée $K(S)$ est définie par

$$K(S) = \bigcap_{\substack{K \cup S \subseteq E \subseteq L \\ E \text{ sous-corps} \\ \text{de } L}} E$$

C'est le plus petit sous-corps de L qui contient K et S .

- (3) On dira que L/K est de type fini s'il existe $S \subseteq L$ fini tel que $L = K(S)$.

Remarque.

- (1) On a $K[S] = \text{Vect}_K(\mathcal{B})$ avec $\mathcal{B} = \left\{ \prod_{\text{fini}} \alpha \mid \alpha \in S \right\}$.
- (2) On a $K(S) = \text{Frac } K[S]$. Si $S = \{a_1, \dots, a_n\} \subseteq L$, on écrira $K[a_1, \dots, a_n]$ et $K(a_1, \dots, a_n)$ pour $K[S]$ et $K(S)$, respectivement.
On a alors $K[a_1, \dots, a_n] = \{P(a_1, \dots, a_n) \mid P \in K[X_1, \dots, X_n]\}$.
- (3) $K(S) = \bigcup_{\substack{A \subseteq S \\ \text{finie}}} K(A)$ car $\bigcup_{A \text{ finie}} K(A)$ est un corps.
- (4) Toute extension de corps finie est de type fini (car une base est un ensemble générateur).

Exemple 1.12.

- (1) $\mathbb{Q}(\mu_n)/\mathbb{Q}$ avec $\mu_n \in \mathbb{C}$ une racine primitive n -ième de l'unité où $n \in \mathbb{N}^*$ est une extension finie. On remarque que $\mathbb{Q}(\mu_n) = \mathbb{Q}[\mu_n]$ car $\mu_n^n = 1$. On dit que $\mathbb{Q}(\mu_n)/\mathbb{Q}$ est une *extension cyclotomique*.
- (2) $\mathbb{Q}(\sqrt[3]{2}, j)/\mathbb{Q}$ est finie.
- (3) $K(X)/K$ est de type fini, mais pas finie.
- (4) $K(X_n \mid n \in \mathbb{N})/K$ n'est pas de type fini. \mathbb{R}/\mathbb{Q} , \mathbb{C}/\mathbb{Q} ne le sont pas non plus. On verra cela en utilisant des bases de transcendance.

1.2 Extensions algébriques et transcendentes

Définition 1.13. Soit L/K une extension de corps. Un élément $\alpha \in L$ est dit *algébrique sur K* s'il existe $P \in K[X] \setminus \{0\}$ tel que $P(\alpha) = 0$. Sinon, il est dit *transcendant sur K* . L'extension L/K est dite *algébrique* si tout élément de L est algébrique sur K . Sinon, on dira qu'elle est *transcendante*.

Exemple 1.14.

- (1) e est transcendant dans \mathbb{C}/\mathbb{Q} (Hermite 1873). π est transcendant dans \mathbb{C}/\mathbb{Q} (Lindemann 1882).
- (2) $\sqrt{2}$ et $\sqrt[n]{n}$ sont algébriques dans \mathbb{C}/\mathbb{Q} .
- (3) $2^{\sqrt{2}}$ est transcendant dans \mathbb{R}/\mathbb{Q} (Gelfond-Schneider 1934).
- (4) On ne sait pas si $e + \pi$ ou $e - \pi$ sont transcendents.

Théorème 1.15. Soit $\alpha \in L$. Soit $E_\alpha : \begin{array}{ccc} K[X] & \rightarrow & L \\ P(X) & \mapsto & P(\alpha) \end{array}$. C'est un K -morphisme d'anneaux.

De plus :

- (1) L'élément α est transcendant dans L/K si et seulement si E_α est injectif. Dans ce cas, il induit un isomorphisme de K -algèbres $K[X] \simeq K[\alpha]$ qui se prolonge en un K -isomorphisme $K(X) \rightarrow K(\alpha)$. Dans ce cas, $\dim_K K[\alpha]$ et $\dim_K K(\alpha)$ sont infinies.
- (2) L'élément α est algébrique dans L/K si et seulement si E_α n'est pas injectif. Dans ce cas, il existe un unique polynôme unitaire P_α dans $K[X]$ de degré minimal tel que $P_\alpha(\alpha) = 0$. Ce polynôme est irréductible sur K . De plus, $K[\alpha] = K(\alpha) \simeq K[X]/(P_\alpha)$ et $[K(\alpha) : K] = \deg P_\alpha$.

Définition 1.16. Le polynôme $P_\alpha \in K[X]$ issu du théorème précédent est appelé le *polynôme minimal* de $\alpha \in L$ sur K .

Preuve du théorème 1.15.

- (1) L'élément α est transcendant si et seulement si E_α est injectif par définition. Alors, $E_\alpha(K[X]) \simeq \text{Im}(E_\alpha) = K[\alpha]$, donc E_α induit un K -isomorphisme $K[X] \xrightarrow{\sim} K[\alpha]$ et il se prolonge à $K(X) \xrightarrow{\sim} K(\alpha)$ par $\frac{P}{Q} \mapsto P(\alpha)Q(\alpha)^{-1}$ (bien défini car $Q(\alpha) \neq 0$ pour $Q \in K[X] \setminus \{0\}$).
- (2) L'élément α est algébrique si et seulement si $\ker E_\alpha \neq \{0\}$ par définition. Comme $K[X]$ est principal, $\ker E_\alpha = (P_\alpha)$ pour un certain polynôme $P_\alpha \in K[X]$ qu'on peut choisir unitaire. Ce polynôme est de degré minimal dans $\ker E_\alpha \setminus \{0\}$. De plus, $\ker E_\alpha$ est premier, donc P_α est irréductible. Comme $K[X]$ est principal, $\ker E_\alpha$ est maximal, donc $K[X]/(\ker E_\alpha)$ est un corps, isomorphe à $K[\alpha]$ par théorème d'isomorphisme. En particulier, $K(\alpha) = K[\alpha]$. En notant $n = \deg P_\alpha$, $\{1, \alpha, \dots, \alpha^{n-1}\}$ est une base de $K[\alpha]/K$. En effet, elle est libre, sinon on aurait un polynôme de $K[X]$ annulateur de α de degré strictement plus petit que $\deg P_\alpha$. De plus, pour $x \in K[\alpha]$, il existe $T \in K[X]$ tel que $x = T(\alpha)$. Par division euclidienne, on a $T = QP_\alpha + R$ avec $\deg R < n$, donc $T(\alpha) = R(\alpha)$, donc $x \in \text{Vect}(1, \alpha, \dots, \alpha^{n-1})$. On a donc $[K(\alpha) : K] = \dim_K K[\alpha] = \deg P_\alpha$.

□

Remarque.

- (1) On a aussi montré que $[K[X]/(P_\alpha) : K] = \deg P_\alpha$ et que $K[\alpha] = \{a_0 + a_1\alpha + \dots + a_{n-1}\alpha^{n-1} \mid a_i \in K\}$, où $\alpha \in L$ est algébrique sur K et $n = \deg P_\alpha$.
- (2) Si P est un polynôme irréductible dans $K[X]$, alors (P) est un idéal maximal, donc $L = K[X]/(P)$ est un corps et L/K une extension. Soit $\alpha = X + (P) \in L$. Alors, le morphisme projection $K[X] \rightarrow L$ coïncide avec E_α . Dans ce cas, $P_\alpha = uP$ où $u \in K^\times$ est tel que $\begin{matrix} X & \mapsto & \alpha \end{matrix}$
 P_α soit unitaire. On a alors $[L : K] = \deg P$.
- (3) Pour $\alpha \in L$ algébrique sur K et $Q \in K[X]$, on a $Q(\alpha) = 0$ si et seulement si $P_\alpha \mid Q$ dans $K[X]$.

Exemple 1.17.

- (1) Dans \mathbb{C}/\mathbb{R} , tout polynôme minimal d'un élément de \mathbb{C} est de degré au plus 2.
- (2) Dans $K(X)/K$, l'élément transcendant X est transcendant sur K .
- (3) Dans $\mathbb{Q}(\sqrt{2})/\mathbb{Q}$, le polynôme minimal de $a + b\sqrt{2}$ avec $b \neq 0$ est $(X - a)^2 - 2b^2 \in \mathbb{Q}[X]$.

Proposition 1.18. *Tout extension de corps finie est algébrique.*

Démonstration. Soit L/K une extension finie. Soit $\alpha \in L$. Alors, $K(\alpha)/K$ est aussi finie, donc α est algébrique. □

Exemple 1.19. On verra plus tard que $\overline{\mathbb{Q}} = \{\alpha \in \mathbb{C} \mid \alpha \text{ algébrique dans } \mathbb{C}/\mathbb{Q}\}$ est dénombrable. Remarquons que par définition, $\overline{\mathbb{Q}}/\mathbb{Q}$ est algébrique. De plus, on démontrera que $\overline{\mathbb{Q}}/\mathbb{Q}$ n'est pas finie et donc pas de type fini.

Corollaire 1.20. Soit L/K une extension de type fini. Si L est engendré par des éléments algébriques, alors L/K est finie et algébrique.

Démonstration. Soit $L/E/K$ une tour de corps telle que E/K soit finie et algébrique et $x \in L$ algébrique sur K . Alors, x est algébrique sur E donc $E(x)/E$ est finie donc $E(x)/K$ est finie (donc algébrique) par le théorème 1.10. Le corollaire suit par récurrence sur le cardinal de l'ensemble générateur. \square

Corollaire 1.21. La somme et le produit de deux éléments algébriques de L/K sont algébriques. L'ensemble des éléments algébriques de L/K est une sous-extension, notée \overline{K}^L et appelée clôture algébrique de K dans L . De plus, \overline{K}^L/K est algébrique.

Démonstration. Soient $x, y \in L$ algébriques sur K . Alors, $K(x, y)/K$ est une extension algébrique par ce qui précède. Comme $x - y, xy \in K(x, y)$ (et $y^{-1} \in K(x, y)$ si $y \neq 0$), ces éléments sont algébriques sur K . Le reste en découle. \square

Exemple 1.22.

- (1) L'extension \mathbb{R}/\mathbb{Q} n'est ni algébrique, ni de type fini.
- (2) L'extension $K(X)/K$ est de type fini mais pas algébrique.
- (3) L'extension $\mathbb{Q}(\sqrt[3]{2}, j)/\mathbb{Q}$ est algébrique et finie.
- (4) L'extension $\overline{\mathbb{Q}}/\mathbb{Q}$ où $\overline{\mathbb{Q}}$ est la clôture algébrique de \mathbb{Q} dans \mathbb{C} n'est pas de type fini ou finie mais est algébrique.

Définition 1.23. Soit L/K une extension. Si $\overline{K}^L = K$, on dit que K est algébriquement clos dans L . Remarquons qu'alors l'extension L/\overline{K}^L est totalement transcendante.

Corollaire 1.24. Une extension de corps engendrées par des éléments algébriques est algébrique.

Démonstration. Soit L/K une extension de corps et $S \subseteq L$ où S contient uniquement des éléments algébriques sur K tel que $L = K(S)$. Alors, $S \subseteq \overline{K}^L$ et L/K est algébrique. \square

Proposition 1.25. Soit $M/L/K$ une tour de corps. Alors, M/K est algébrique si et seulement si M/L et L/K le sont.

Démonstration. Le sens direct est clair. Supposons donc M/L et L/K algébriques. Soit $\alpha \in M$. On dispose de $P = \sum_{i=0}^n a_i X^i \in L[X]$ non nul tel que $P(\alpha) = 0$. Alors, α est algébrique dans $M/K(a_1, \dots, a_n)$. Alors, $[K(a_0, \dots, a_n)(\alpha) : K(a_0, \dots, a_n)] < \infty$. De plus, les éléments a_i sont algébriques sur K car L/K est algébrique, donc $[K(a_0, \dots, a_n) : K] < \infty$. Le théorème 1.10 donne $[K(a_0, \dots, a_n)(\alpha) : K] < \infty$, ce qui démontre que α est algébrique sur K . Ainsi, M/K est algébrique. \square

1.3 Degré de transcendance

Définition 1.26. Soit L/K une extension de corps. Une famille $(\alpha_i)_{i \in I}$ d'éléments de L est dite *algébriquement indépendante* sur K si le morphisme de K algèbres $K[X_i \mid i \in I] \rightarrow L$ est

$$X_i \mapsto \alpha_i$$

injectif. L'extension L/K est dite *transcendante pure* si elle est engendrée par une famille algébriquement indépendante. Cela est équivalent à demander que L soit K -isomorphe à $K(X_i \mid i \in I)$.

Remarque.

- (1) La famille d'éléments $(\alpha_i)_{i \in I}$ de L/K est algébriquement indépendante si et seulement si pour tout $\{i_1, \dots, i_n\} \subseteq I$ et pour tout $P(X_1, \dots, X_n) \in K[X_1, \dots, X_n]$, on a $P(\alpha_{i_1}, \dots, \alpha_{i_n}) \neq 0$.
- (2) Si $(\alpha_i)_{i \in I}$ est algébriquement indépendante dans L/K , le K -morphisme $K[X_i \mid i \in I] \rightarrow L$

$$X_i \mapsto \alpha_i$$

$$\text{est injectif et se prolonge donc à un } K\text{-morphisme de corps } \begin{array}{ccc} K(X_i \mid i \in I) & \rightarrow & L \\ \frac{P(X_{i_1}, \dots, X_{i_n})}{Q(X_{j_1}, \dots, X_{j_m})} & \mapsto & \frac{P(\alpha_{i_1}, \dots, \alpha_{i_n})}{Q(\alpha_{j_1}, \dots, \alpha_{j_m})} \end{array}$$

qui a pour image $K(\alpha_i \mid i \in I)$.

Lemme 1.27. Soit L/K une extension de corps et $S \subseteq L$ un ensemble algébriquement indépendant dans L/K . Soit $x \in L \setminus S$. Alors $S \cup \{x\}$ est algébriquement indépendant dans L/K si et seulement si x est transcendant dans $L/K(S)$.

Démonstration. Supposons x algébrique dans $L/K(S)$. Soit $P \in K(S)[X] \setminus \{0\}$ tel que $P(x) = 0$. On écrit $P = \sum_{i=0}^n a_i X^i$ avec $a_i \in K(S)$. On dispose alors de $\exists b_i, c_i \in K[S]$ tels que $a_i = \frac{b_i}{c_i}$ avec les c_i non nuls. En multipliant P par $\prod_i c_i$, on obtient un polynôme $P_1 \in K[S][X] \setminus \{0\}$ qui annule x . Comme S est algébriquement indépendant, le morphisme $K[X_s \mid s \in S] \rightarrow K[S]$ est injectif.

$$X_s \mapsto s$$

Par l'absurde, si $S \cup \{x\}$ est algébriquement indépendant, on a

$$\begin{array}{ccccc} K[X, X_s \mid s \in S] & \hookrightarrow & K[S][X] & \hookrightarrow & L \\ X_s & \longmapsto & s & \longmapsto & s \\ X & \longmapsto & X & \longmapsto & x \end{array}$$

Ce qui contredit l'existence de $P_1 \in K[S][X] \setminus \{0\}$ qui annule x .

Réciproquement, supposons x transcendant dans $L/K(S)$. Comme S est algébriquement indépendant, le K -morphisme $K[X_s \mid s \in S] \rightarrow K(S)$ est injectif. La transcendance de x implique que

$$X_s \mapsto s$$

le $K(S)$ -morphisme $K(S)[X] \rightarrow L$ est injectif. Donc, le K -morphisme

$$X \mapsto x$$

$$\begin{array}{ccc} K[X, X_s \mid s \in S] & \rightarrow & L \\ X_s & \mapsto & s \\ X & \mapsto & x \end{array}$$

est injectif, d'où $S \cup \{x\}$ est algébriquement indépendant dans L/K . □

Exemple 1.28.

- (1) L'ensemble $\{\pi, \pi - 1\}$ n'est pas algébriquement indépendant dans \mathbb{R}/\mathbb{Q} .
- (2) On ne sait pas si $\{\pi, e\}$ est algébriquement indépendant dans \mathbb{R}/\mathbb{Q} et donc on ne sait pas si $\mathbb{Q}(\pi, e)/\mathbb{Q}$ est purement transcendante.
- (3) $\{\sqrt{2}, \pi\}$ n'est pas algébriquement indépendant dans \mathbb{R}/\mathbb{Q} et $\mathbb{Q}(\sqrt{2}, \pi)/\mathbb{Q}$ n'est pas transcendante pure.
- (4) $K(X_1, \dots, X_n)/K$ est transcendante pure.
- (5) $\mathbb{R}(X, \sqrt{1 - X^2})/\mathbb{R}$ est transcendante pure car égale à $\mathbb{R}\left(\frac{1-X}{\sqrt{1-X^2}}\right)/\mathbb{R}$ (paramétrisation du cercle).
- (6) $\mathbb{Q}(X, \sqrt{X^3 - X})/\mathbb{Q}$ n'est pas transcendante pure, même si elle est transcendante.
- (7) Dans la tour $\mathbb{R}(X, Y)/\mathbb{R}(X + Y)/\mathbb{R}$, l'extension $\mathbb{R}(X, Y)/\mathbb{R}(X + Y)$ est transcendante pure.

Définition 1.29. Une *base de transcendance* pour L/K est un sous-ensemble algébriquement indépendant dans L/K maximal.

Lemme 1.30. Un ensemble algébriquement indépendant $S \subseteq L$ est une base de transcendance de L/K si et seulement si $L/K(S)$ est algébrique.

Démonstration. Le lemme précédent nous dit qu'on peut ajouter un élément x à S en préservant l'indépendance algébrique si et seulement si x est transcendant dans $L/K(S)$, ce qui conclut. \square

Théorème 1.31. Soit L/K une extension. Elle contient une base de transcendance. Toute les bases de transcendance de L/K ont même cardinal.

Définition 1.32. Le cardinal commun des bases de transcendance d'une extension L/K est appelé le *degré de transcendance* de L/K et noté $\text{degr}(L/K)$.

Preuve de l'existence. Soit $E \subseteq L$ un ensemble algébriquement indépendant dans L/K . Soit $S \subseteq L$ un ensemble générateur de L/K tel que $E \subseteq S$. Soit

$$\mathcal{B} = \{U \subseteq L \mid U \text{ algébriquement indépendant, } E \subseteq U \subseteq S\}$$

C'est un ensemble non vide ordonné pour l'inclusion. Soit $(T_i)_{i \in I}$ une chaîne dans \mathcal{B} . Alors, $\bigcup_i T_i \in \mathcal{B}$ est un majorant de la chaîne. En effet, si des éléments a_1, \dots, a_n dans l'union sont annulés par un polynôme P , comme (T_i) est totalement ordonné pour l'inclusion, ces éléments sont contenus dans un certain T_j qui est algébriquement indépendant, donc $P = 0$, donc l'union est bien dans \mathcal{B} . Par le lemme de Zorn, on dispose d'un ensemble algébriquement indépendant maximal B contenu dans S .

S'il existe $t \in S \setminus B$ tel que t est transcendant sur $L/K(B)$, alors $B \cup \{t\} \subseteq S$ est algébriquement indépendant par le lemme 1.27. Cela contredit la maximalité de B , donc tout $t \in S \setminus B$ est algébrique sur $L/K(B)$, d'où $\underbrace{K(B)(S \setminus B)}_L/K(B)$ est algébrique et on conclut que B est une base de

transcendance par le lemme 1.30. \square

Remarque. La preuve précédente montre que tout ensemble générateur de l'extension L/K contient une base de transcendance.

Preuve de l'unicité des cardinaux. Soient $B_1, B_2 \subseteq L$ deux bases de transcendance de L/K . Quitte à permuter, on suppose $\text{Card}(B_1) \leq \text{Card}(B_2)$.

Supposons d'abord $\text{Card}(B_2)$ infini. Pour $\alpha \in B_1$, il existe $B_\alpha \subseteq B_2$ fini (il suffit de prendre les coefficients d'un polynôme annulateur de α et de remarquer qu'ils s'expriment chacun à partir d'un nombre fini d'éléments de B_2) tel que α est algébrique sur $K(B_\alpha)$. Soit $B' = \bigcup_{\alpha \in B_1} B_\alpha$. Soit

$\beta \in B_2 \setminus B'$. Alors β est algébrique dans $L/K(B_1)$. De plus, par construction de B' , $K(B_1)/K(B')$ est algébrique. Ainsi β est algébrique dans $L/K(B')$, ce qui est absurde car $B' \cup \{\beta\} \subseteq B_2$ n'est pas algébriquement indépendante. Ainsi $B_2 = B'$, d'où B_1 est infinie (sinon $B' = B_2$ serait finie) et l'arithmétique des cardinaux nous dit que $\text{Card}(B_1) = \text{Card}(B_2)$.

Supposons maintenant $\text{Card}(B_2)$ fini. Alors, $\text{Card}(B_1)$ est fini aussi par hypothèse. On explicite $B_1 = \{\beta_1, \dots, \beta_m\}$ et $B_2 = \{\alpha_1, \dots, \alpha_n\}$, alors $m \leq n$. On raisonne par récurrence sur m . Si $m = 0$, alors L/K est algébrique, donc forcément $B_2 = \emptyset$ et $n = 0$. Si $m > 0$, on dispose d'un polynôme $P \in K[X, Y_1, \dots, Y_n]$ tel que $P(\beta_1, \alpha_1, \dots, \alpha_n) = 0$ avec β_1 et au moins un des α_i qui apparaissent. Supposons quitte à permuter que c'est α_1 qui apparaît. Soit $B' = \{\beta_1, \alpha_2, \dots, \alpha_n\}$. Alors, $K(B', \alpha_1)/K(B')$ est algébrique. Si B' n'était pas algébriquement indépendant, on trouverait un polynôme Q à coefficients dans K tel que $Q(\beta_1, \alpha_2, \dots, \alpha_n) = 0$ où forcément β_1 apparaîtrait, d'où β_1 serait algébrique sur $K(\alpha_2, \dots, \alpha_n)$ et donc α_1 aussi, ce qui est absurde. Alors, B' est algébriquement indépendant dans L/K . Ainsi $\{\alpha_2, \dots, \alpha_n\}, \{\beta_2, \dots, \beta_m\}$ sont des bases de transcendance de $L/K(\beta_1)$, et on conclut avec l'hypothèse de récurrence. \square

Remarque. On a $\text{degtr}(L/K) = 0$ si et seulement si L/K est algébrique.

Remarque. Soit $L = K(\alpha)/K$ avec α transcendant. Soit M/K une extension. Alors, on a une bijection

$$\begin{aligned} \{K\text{-morphisms } L = K(\alpha) \rightarrow M\} &\xleftrightarrow{\text{bij}} \{\text{transcendants de } M/K\} \\ (\varphi : \alpha \mapsto \beta) &\longmapsto \beta \end{aligned}$$

Remarque. Pour L/K , on peut toujours prendre une sous-extension maximale E telle que E/K est purement transcendante et L/E algébrique.

Exemple 1.33.

- (1) $L = K(X)/K$, $B_1 = \{X\}$, $B_2 = \{X^2\}$. $K(B_1) = K(X)$, $K(B_2) = K(X^2)$.
- (2) $\text{degtr}(K(X_i \mid i \in I)/K) = \text{Card}(I)$.
- (3) $1 \leq \text{degtr}(\mathbb{Q}(\pi, e)/\mathbb{Q}) \leq 2$.
- (4) $\text{degtr}(\mathbb{R}(X, \sqrt{1-X^2})/\mathbb{R}) = 1$
- (5) $\text{degtr}(\mathbb{Q}(X, \sqrt{X^3-X})/\mathbb{Q}) = 1$
- (6) $\text{degtr}(\mathbb{C}/\mathbb{Q}) = \infty$

Corollaire 1.34. Soit $M/L/K$ une tour de corps. Alors

$$\text{degtr}(M/K) = \text{degtr}(M/L) + \text{degtr}(L/K)$$

Démonstration. Soient B_1, B_2 des bases de transcendance de M/L et L/K , respectivement. On a $B_1 \cap B_2 = \emptyset$ car $B_1 \cap L = \emptyset$ et $B_2 \subseteq L$. L'ensemble $B_1 \cup B_2$ est algébriquement indépendant dans M/K . Sinon, on obtiendrait une relation de la forme

$$P(\alpha_1, \dots, \alpha_n, \beta_1, \dots, \beta_m) = 0$$

où $\alpha_1, \dots, \alpha_n \in B_1$ et $\beta_1, \dots, \beta_m \in B_2$ sont distincts deux à deux et P est un polynôme à coefficients dans K . Mais alors, par indépendance algébrique de B_1 , aucun α_i ne peut apparaître dans le polynôme (car les β_i sont dans L), d'où $P(\beta_1, \dots, \beta_m) = 0$ et contredit l'indépendance algébrique de B_2 . De plus, $M/K(B_1 \cup B_2)$ est algébrique. En effet, $M/L(B_1)$ et $L/K(B_2)$ le sont, donc $M/L(B_1 \cup B_2)$ est algébrique et les éléments de $L, B_1 \cup B_2$ sont algébriques dans $M/K(B_1 \cup B_2)$. \square

Proposition 1.35 (Critère d'Eisenstein). Soit $P(X) = \sum_{i=0}^n a_i X^i \in \mathbb{Z}[X]$. On suppose qu'il existe p premier tel que $p \mid a_0, \dots, p \mid a_{n-1}$, $p \nmid a_n$ et $p^2 \nmid a_0$. Alors, P est irréductible dans $\mathbb{Q}[X]$.

Démonstration. Soit une factorisation $P = QR$ avec $Q, R \in \mathbb{Q}[X]$ de degrés non nuls. **TODO** \square

Corollaire 1.36. L'extension $\overline{\mathbb{Q}}/\mathbb{Q}$ n'est pas finie. De même, $\overline{\mathbb{Q}}^{\mathbb{R}} = \overline{\mathbb{Q}} \cap \mathbb{R}$ n'est pas une extension finie de \mathbb{Q} .

Démonstration. Pour $n \in \mathbb{N}^*$ et p premier fixé, $P_n(X) = p + pX + \dots + pX^{n-1} + X^n \in \mathbb{Z}[X]$ est irréductible par le critère d'Eisenstein. Ainsi, $[\mathbb{Q}[X]/(P_n(X)) : \mathbb{Q}] = n$. De plus, si $\alpha_n \in \mathbb{C}$ est une racine de P_n , on a $\mathbb{Q}[X]/(P_n(X)) \simeq_{\mathbb{Q}} \mathbb{Q}(\alpha_n)$. Comme $\mathbb{Q}(\alpha_n) \subseteq \overline{\mathbb{Q}}$, $\overline{\mathbb{Q}}$ contient des extensions de \mathbb{Q} de

degré arbitrairement grand, ce qui prouve $[\overline{\mathbb{Q}} : \mathbb{Q}] = \infty$. Pour $\overline{\mathbb{Q}}^{\mathbb{R}}$, on peut prendre $\alpha_n \in \mathbb{R}$ pour n impair. \square

Remarque. On a $\overline{\mathbb{Q}} = \bigcup_{P \in \mathbb{Q}[X]} \{\text{racines de } P\}$ donc $\overline{\mathbb{Q}}$ est dénombrable comme union dénombrable d'ensembles finis.

Proposition 1.37. On a $\degtr(\mathbb{C}/\mathbb{Q}) = \degtr(\mathbb{C}/\overline{\mathbb{Q}}) = \infty$ non dénombrable.

Démonstration. **TODO** \square

Remarque. De manière similaire, $\degtr(\overline{\mathbb{Q}}^{\mathbb{R}}/\mathbb{Q}) = \infty$ non dénombrable.

Exemple 1.38. Soit B une base de transcendance de \mathbb{C}/\mathbb{Q} . Soit $\varphi : B \rightarrow B$ une application quelconque injective. Elle induit un $\overline{\mathbb{Q}}$ -morphisme $\overline{\mathbb{Q}}(B) \xrightarrow{\varphi} \overline{\mathbb{Q}}(B)$ qui peut toujours se prolonger (a priori non uniquement) à $\mathbb{C} \xrightarrow{\varphi_0} \mathbb{C}$. Si φ n'est pas surjective, alors φ_0 sera un morphisme de corps non surjectif.

Références :

- Fields and Galois Theory, James Stuart Milne
- Polycopiés du cours algèbre 2 de l'ENS en français de Jean-François Dat, Olivier Debarre et Ariane Mézard²
- Algebra, Serge Lang

2. Son poly n'est pas sur son site à ce moment mais est accessible à travers la *Wayback Machine*.

1.4 Racines de polynômes

Soit K un corps.

Lemme 1.39. *Si $P \in K[X]$ a une racine $\alpha \in K$, alors $(X - \alpha) \mid P$.*

Démonstration. La division euclidienne fonctionne dans $K[X]$ car K est un corps, donc $P = (X - \alpha)Q + c$ avec $c \in K$ et évaluer en α donne le résultat. \square

Corollaire 1.40. *Si $P \in K[X]$ est de degré d , alors P a au plus d racines dans K .*

Démonstration. Se déduit du lemme précédent avec une récurrence. \square

Définition 1.41. On dit que P est *scindé* si $P = c \prod_{i=1}^d (X - \alpha_i)$ dans $K[X]$. Autrement dit, les facteurs irréductibles de P sont de degré 1 (ou $P \in K$). Ici, $c \in K$.

Exemple 1.42. $X^4 - 1$ est scindé dans $\mathbb{C}[X]$ mais pas dans $\mathbb{R}[X]$.

Définition 1.43. Soit L/K une extension de corps et $P \in K[X]$ irréductible. On dit que L est un *corps de rupture* de P s'il existe $\alpha \in L$ tel que $P(\alpha) = 0$ et $L = K(\alpha)$.

Exemple 1.44.

- (1) \mathbb{C} est un corps de rupture de $X^2 + 1 \in \mathbb{R}[X]$.
- (2) $\mathbb{Q}(\sqrt{2})$ est un corps de rupture de $X^2 - 2 \in \mathbb{Q}[X]$.
- (3) $\mathbb{Q}(\sqrt[3]{2})$ et $\mathbb{Q}(j\sqrt[3]{2})$ sont des corps de rupture de $X^3 - 2 \in \mathbb{Q}[X]$.
- (4) $\mathbb{Q}(\sqrt[5]{3})$ est un corps de rupture de $X^5 - 3 \in \mathbb{Q}[X]$.

Remarque. Un corps de rupture n'est pas en général un corps dans lequel le polynôme est scindé, c'est-à-dire qu'en général il ne contient pas « toutes » les racines du polynôme.

Proposition 1.45. *Soit $P \in K[X]$ irréductible. Pour toute extension L/K et toute racine $\alpha \in L$ de P , on a un unique K -morphisme de corps $K_P = K[X]/(P) \hookrightarrow L$ tel que $X + (P)$ soit envoyé sur α . En particulier, si L est un corps de rupture de P , alors ce morphisme est un isomorphisme. On a alors $[L : K] = \deg P$.*

Démonstration. Prenons le K -morphisme $E_\alpha : \begin{matrix} K[X] & \rightarrow & L \\ Q & \mapsto & Q(\alpha) \end{matrix}$. Comme α est racine de P ,

$(P) \subseteq \ker E_\alpha$, d'où E_α induit un K -morphisme $K[X]/(P) \hookrightarrow L$. Pour l'unicité, si $\phi : K[X]/(P) \rightarrow L$ est un autre K -morphisme tel que $\phi(X + (P)) = \alpha$, alors on a $\phi \circ \pi = E_\alpha$ où π est la projection canonique $K[X] \rightarrow K[X]/(P)$, donc par la propriété universelle du quotient $\phi = E_\alpha$. Si L est un corps de rupture de P , alors $L = K(\alpha) = K[\alpha] = \text{im } E_\alpha$, donc E_α est surjectif et le K -morphisme $K_P \hookrightarrow L$ induit est un isomorphisme. On a alors $[L : K] = [K_P : K] = \deg P$ (voir le théorème 1.15). \square

Corollaire 1.46. *Soit $P \in K[X]$ irréductible et L/K un corps de rupture. Soit M/K une extension dans laquelle P a une racine. Il existe un K -morphisme $L \hookrightarrow M$ et le nombre de tels morphismes est le nombre de racines distinctes de P dans M . C'est donc au plus $\deg P = [L : K]$, avec égalité si P a $\deg P$ racines distinctes dans M .*

Démonstration. Par la proposition précédente, on a un morphisme $\varphi : L \rightarrow M$. Pour $\alpha \in L$ une racine de P , comme φ est un morphisme de corps, $P(\varphi(\alpha)) = \varphi(P(\alpha)) = 0$. Ainsi $\varphi(\alpha)$ est une racine de P dans M . Comme φ est un K -morphisme et qu'on peut supposer $L = K(\alpha)$, on déduit que φ est uniquement déterminé par $\varphi(\alpha)$, donc le nombre de morphismes est bien le nombre de racines de P dans M . \square

Théorème 1.47. *Soit L/K une extension de corps engendrée par des racines d'un polynôme $P \in K[X]$. Soit M/K une extension dans laquelle P est scindé. Il existe un K -morphisme de corps $L \hookrightarrow M$. Il y a au plus $[L : K]$ tels morphismes avec égalité quand P a $\deg P$ racines dans M .*

Démonstration. Soit $L = K(\alpha_1, \dots, \alpha_n)$, où $\alpha_1, \dots, \alpha_n \in L$ sont des racines de P . Soit $P_{\alpha_1} \in K[X]$ le polynôme minimal de α_1 dans L/K . Comme $P(\alpha_1) = 0$, $P_{\alpha_1} \mid P$ dans $K[X]$. Comme $K \subseteq M$ et P est scindé dans $M[X]$, P_{α_1} est scindé dans $M[X]$, avec $\deg P_{\alpha_1}$ racines si P a $\deg P$ racines dans M . Par le corollaire précédent, il existe un K -morphisme de corps $K(\alpha_1) \xrightarrow{\varphi_1} M$ et le nombre de tels morphismes est au plus $[K(\alpha_1) : K]$ avec égalité dans le cas où P (et donc P_{α_1}) a $\deg P$ (resp. $\deg P_{\alpha_1}$) racines dans M .

On considère maintenant P_{α_2} le polynôme minimal de α_2 dans $L/K(\alpha_1)$. On a encore $P_{\alpha_2} \mid P$ dans $K(\alpha_1)[X]$, donc $\varphi_1(P_{\alpha_2})$ est scindé dans $M[X]$ avec $\deg P_{\alpha_2}$ racines si P a $\deg P$ racines dans M , car $P_{\alpha_2} \mid P$ dans $K(\alpha_1)[X]$ implique $\varphi_1(P_{\alpha_2}) \mid \varphi_1(P) = P$ dans $\varphi_1(K(\alpha_1))$. Alors, on a un $K(\alpha_1)$ -morphisme $\varphi_2 : K(\alpha_1, \alpha_2) \hookrightarrow M$ (on injecte $K(\alpha_1)$ dans M par φ_1) et il y a au plus $[K(\alpha_1, \alpha_2) : K(\alpha_1)]$ tels morphismes avec égalité quand P a $\deg P$ racines dans M . Ainsi, en itérant ce procédé, on obtient qu'il y a un K -morphisme $L \hookrightarrow M$ et au plus

$$[K(\alpha_1, \dots, \alpha_n) : K(\alpha_1, \dots, \alpha_{n-1})] \cdots [K(\alpha_1) : K] = [L : K]$$

tels morphismes, avec exactement ce nombre quand P a $\deg P$ racines dans M . \square

Définition 1.48. Soit $P \in K[X]$. Une extension L/K est dite *un corps de décomposition de P* si P est scindé dans L et que L est engendré par les racines de P .

Corollaire 1.49. *Soit $P \in K[X]$ un polynôme. Il existe une extension L/K qui est un corps de décomposition de P . Deux corps de décomposition de P sont K -isomorphes. De plus, $[L : K] \leq (\deg P)!$.*

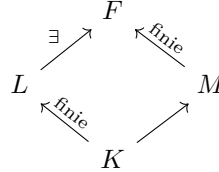
Démonstration. Soit L_1/K un corps de rupture pour un facteur irréductible de $P \in K[X]$. Soit $L_1 = K(\alpha_1)$ avec $P(\alpha_1) = 0$. Alors, $\frac{P}{X - \alpha_1} \in L_1[X]$ et on construit un corps de rupture $L_2 = L_1(\alpha_2)$ d'un facteur irréductible de $\frac{P}{X - \alpha_1} \in L_1[X]$. On continue ainsi jusqu'à ce que $\frac{P}{Q} \in L_{\deg P}[X]$ soit de degré 1. On a alors $[L_1 : K] \leq \deg P$, $[L_2 : L_1] \leq \deg P - 1$, ..., $[L_{\deg P} : L_{\deg P - 1}] \leq 2$, d'où $[L_{\deg P} : K] \leq (\deg P)!$. Soit maintenant M/K un autre corps de décomposition de P . Par le théorème précédent, il existe des K -morphismes $L \hookrightarrow M$ et $M \hookrightarrow L$, d'où $[M : K] = [L : K]$ et $M \simeq L$. \square

Exemple 1.50.

- (1) $\mathbb{Q}(\sqrt[3]{2}, j)/\mathbb{Q}$ est un corps de décomposition de $X^3 - 2$ de degré $3! = 6$.
- (2) $\mathbb{Q}(i)/\mathbb{Q}$ est un corps de décomposition de $X^4 - 1$ de degré $2 < 4!$.
- (3) Soit $P = X^3 + aX^2 + bX + c \in \mathbb{Q}[X]$, irréductible et $\alpha_1, \alpha_2, \alpha_3 \in \mathbb{C}$ ses racines. Alors pour deux de ces racines, par exemple α_1, α_2 , $\mathbb{Q}(\alpha_1, \alpha_2)/\mathbb{Q}$ est un corps de décomposition de P . On a aussi $[\mathbb{Q}(\alpha_1) : \mathbb{Q}] = 3$, d'où $3 = [\mathbb{Q}(\alpha_1, \alpha_2) : \mathbb{Q}] \leq 3! = 6$ et $3 \mid [\mathbb{Q}(\alpha_1, \alpha_2) : \mathbb{Q}]$, donc $[\mathbb{Q}(\alpha_1, \alpha_2) : \mathbb{Q}] \in \{3, 6\}$.

- (4) Pour $P = 1 + X + \dots + X^{p-1} \in \mathbb{Q}[X]$ avec p premier, corps de décomposition de P est $\mathbb{Q}(\mu_p)/\mathbb{Q}$ une extension cyclotomique.
- (5) Pour $P = X^3 - 2$, $[\mathbb{Q}(\alpha_1, \alpha_2) : \mathbb{Q}] = 6$, pour $P = X^3 + X^2 - 2X - 1 \in \mathbb{Q}[X]$, $[\mathbb{Q}(\alpha_1, \alpha_2) : \mathbb{Q}] = 3$.

Corollaire 1.51. Soit L/K une extension finie et M/K une extension. Alors le nombre de K -morphisms $L \hookrightarrow M$ est au plus $[L : K]$. Il existe une extension finie F/M tel qu'il existe un K -morphisme $L \hookrightarrow F$.



Démonstration. Soit $L = K(\alpha_1, \dots, \alpha_n)$ où $\alpha_1, \dots, \alpha_n$ sont algébriques dans L/K . Soit $P \in K[X]$ le produit des polynômes minimaux de $\alpha_1, \dots, \alpha_n$ sur K . Soit F/M un corps de décomposition de $P \in K[X] \subseteq M[X]$. Par le théorème, il existe un K -morphisme $L \hookrightarrow F$ et le nombre de tels morphismes est au plus $[L : K]$. Tout K -morphisme $L \hookrightarrow M$ induit un K -morphisme $L \hookrightarrow F$, donc il y a au plus $[L : K]$ tels morphismes. \square

Corollaire 1.52. Soient L_i/K , $i = 1, 2, \dots, n$ des extensions finies et M/K une extension. Il existe une extension finie F/M telle qu'il existe des K -morphisms $L_i \hookrightarrow F$, $i = 1, 2, \dots, n$.

Démonstration. Par le corollaire précédent, il existe M_1/M finie telle qu'il existe un K -morphisme $L_1 \hookrightarrow M_1$. On applique maintenant ce même corollaire aux extensions L_2/K et M_1/K pour obtenir une extension M_2/K finie et l'existence d'un K -morphisme $L_2 \hookrightarrow M_2$. En continuant ce procédé, nous arrivons à une extension $F = M_n/M$ finie qui satisfait l'énoncé. \square

Définition 1.53. Soit $(P_i)_{i \in I}$ une famille de polynômes dans $K[X]$. Une extension L/K est dite un corps de décomposition pour la famille $(P_i)_{i \in I}$ si pour tout $i \in I$, P_i est scindé dans L avec pour ensemble de racines $R_i \subseteq L$ et que $L = K\left(\bigcup_{i \in I} R_i\right)$.

1.5 Clôture algébrique

Soit K un corps.

Proposition 1.54. Les assertions suivantes sont équivalentes :

- (1) Tout polynôme $P \in K[X] \setminus K$ a au moins une racine dans K .
- (2) Tout $P \in K[X] \setminus K$ est scindé dans K .
- (3) Les polynômes irréductibles dans $K[X]$ sont ceux de degré 1.
- (4) Si L/K est une extension algébrique, alors $L = K$.

Démonstration. **TODO** \square

Définition 1.55.

- (1) Un corps K satisfaisant les propriétés équivalentes de la proposition est dit *algébriquement clos*.

- (2) Un corps L est dit la *clôture algébrique* d'un sous-corps K si L est algébriquement clos et que L/K est algébrique.

Exemple 1.56.

- (1) \mathbb{C} est algébriquement clos. \mathbb{R} et \mathbb{Q} ne le sont pas. $K(T)$ ne l'est pas non plus.
(2) \mathbb{C} est une clôture algébrique de \mathbb{R} mais pas une clôture algébrique de \mathbb{Q} .
(3) Si L/K est une extension de corps avec L algébriquement clos, alors \overline{K}^L est une clôture algébrique de K , donc $\overline{\mathbb{Q}}$ est algébriquement clos et c'est une clôture algébrique de \mathbb{Q} .

Proposition 1.57. *Soit une extension L/K . Alors L est une clôture algébrique de K si et seulement si l'extension L/K est algébrique et tout polynôme de $K[X]$ est scindé sur L .*

Démonstration. Le sens direct est immédiat. Pour le sens réciproque, soit $P \in L[X]$ un polynôme irréductible. Soit M/L un corps de rupture de P . Alors, M/L , L/K sont algébriques donc M/K est algébrique. Soit $\alpha \in M$ une racine de P et P_α son polynôme minimal sur K . Alors, $P_\alpha \mid P$ dans $L[X]$, mais P est irréductible, donc $cP = P_\alpha$ pour un certain $c \in L$. Or, $P_\alpha \in K[X]$ est scindé dans L par hypothèse, donc P aussi. Comme P est irréductible, forcément $\deg P = 1$, ce qui démontre que L est algébriquement clos. Comme L/K est algébrique, on obtient le résultat. \square

Proposition 1.58. *Soit L/K algébrique et M un corps algébriquement clos. Tout morphisme $i : K \rightarrow M$ se prolonge en un morphisme $\varphi : L \rightarrow M$.*

$$\begin{array}{ccc} L & \xrightarrow{\varphi} & M \\ & \searrow & \nearrow i \\ & K & \end{array}$$

Démonstration. **TODO**zorn \square

Proposition 1.59. *Soit M/K algébrique.*

- (1) *Si M est algébriquement clos, toute extension algébrique L/K est K -isomorphe à un sous-corps de M (une sous-extension de M/K). De plus, M est une clôture algébrique de L .*
(2) *Si toute extension finie L/K est isomorphe à une sous-extension de M/K , alors M est algébriquement clos.*

Démonstration. Pour le (1), on prolonge l'inclusion $K \hookrightarrow M$ en un morphisme $L \hookrightarrow M$ par la proposition précédente. Soit $P \in K[X]$. P est scindé dans un de ses corps de décomposition L/K qui est une extension finie. Ainsi, par hypothèse, L/K est isomorphe à une sous-extension de M/K , donc P est scindé sur M . On conclut par la proposition 1.57. \square

Remarque. Soit M/K une extension avec M algébriquement clos. Alors, par la proposition, pour tout polynôme $P \in K[X]$, M contient *exactement* (**TODO** : comprendre pourquoi) un corps de décomposition de P . De même, pour toute famille de polynôme $(P_i)_{i \in I}$, M contient exactement un corps de décomposition de (P_i) .

Théorème 1.60 (Steinitz 1910). *Soit K un corps. Il existe une clôture algébrique de K . Deux clôtures algébriques de K sont K -isomorphes.*

Démonstration. **TODO** \square

Remarque. Si $\varphi : K \rightarrow K'$ est un isomorphisme de corps et que M et M' sont des clôtures algébriques de K , K' respectivement, alors φ se prolonge en un isomorphisme de corps $\psi : M \rightarrow M'$ (non unique en général).

Exemple 1.61. Le morphisme $\varphi : \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ peut se prolonger en deux morphismes par $\mathbb{R}(i) \rightarrow \mathbb{R}(i)$
 $x \mapsto x$ $i \mapsto i$
et $\mathbb{R}(i) \rightarrow \mathbb{R}(i)$.
 $i \mapsto -i$

Définition 1.62. Le théorème de Steinitz nous autorise à faire un abus de langage et parler de « la » clôture algébrique d'un corps K . On la notera \overline{K} .

Exemple 1.63.

- (1) $\overline{\mathbb{Q}} \subsetneq \overline{\mathbb{Q}(\pi)} \subsetneq \overline{\mathbb{C}}$. On sait que la deuxième inclusion est stricte car $\overline{\mathbb{Q}(\pi)}$ est dénombrable.
- (2) En général, il est difficile de décrire \overline{K} pour un corps K . Par exemple, $\overline{K(T)}$ pour un corps K arbitraire.

1.6 Éléments conjugués

Définition 1.64. Soit L/K une extension de corps. Deux éléments algébriques $\alpha, \beta \in L$ sont dits *conjugués* sur K si leur polynômes minimaux sur K sont les mêmes.

Exemple 1.65.

- (1) $i, -i$ sont conjugués dans \mathbb{C}/\mathbb{R} .
- (2) $\sqrt[3]{2}, j\sqrt[3]{2}$ sont conjugués dans \mathbb{C}/\mathbb{Q} .
- (3) $\sqrt{3}, i\sqrt{3}$ ne sont pas conjugués dans \mathbb{C}/\mathbb{Q} .

Proposition 1.66. Soit L/K une extension de corps. Les énoncés suivants sont équivalents :

- (1) α, β sont conjugués dans L/K
- (2) Il existe un K -isomorphisme $K(\alpha) \rightarrow K(\beta)$.
 $\alpha \mapsto \beta$

Démonstration. Si α, β sont conjugués dans L/K , alors les isomorphismes

$$\begin{array}{ccc} K(\alpha) & \rightarrow & K[X]/(P_\alpha) \\ \alpha & \mapsto & X + (P_\alpha) \end{array} \quad \begin{array}{ccc} K(\beta) & \rightarrow & K[X]/(P_\beta) \\ \beta & \mapsto & X + (P_\beta) \end{array}$$

montrent (2). Réciproquement, si $K(\alpha) \rightarrow K(\beta)$ est un K -isomorphisme, on a que $P_\alpha(\beta) = P_\alpha(\alpha) = 0$ et symétriquement $P_\beta(\alpha) = 0$, d'où $P_\beta \mid P_\alpha$ et $P_\alpha \mid P_\beta$, d'où $P_\alpha = P_\beta$. \square

Remarque. Dans \overline{K} , les conjugués de $\alpha \in \overline{K}$ sont les racines de $P_\alpha \in K[X]$. Si L/K est une extension et $\alpha \in L$ est algébrique dans L/K , alors les conjugués de α dans L sont les racines de $P_\alpha \in K[X]$ et il y en a au plus $\deg P_\alpha$.

Exemple 1.67.

- (1) Dans $\mathbb{F}_p(T)$, le polynôme minimal de $\sqrt[p]{T} \in \overline{\mathbb{F}_p(T)}$ est $X^p - T = (X - \sqrt[p]{T})^p$, donc le seul conjugué de $\sqrt[p]{T}$ est lui-même.

(2) $\sqrt[3]{2}$ est son seul conjugué dans $\mathbb{Q}(\sqrt[3]{2})/\mathbb{Q}$.

Proposition 1.68. *Deux éléments $\alpha, \beta \in \overline{K}$ sont conjugués sur K si et seulement s'il existe un K -isomorphisme $\overline{K} \rightarrow \overline{K}$ qui envoie α sur β .*

Démonstration. Si α, β sont conjugués, ils sont algébriques, donc \overline{K} est un clôture algébrique de $K(\alpha)$ et $K(\beta)$. Ainsi, l'isomorphisme de corps $K(\alpha) \xrightarrow{\sim} K(\beta)$ qui envoie α sur β se prolonge en un isomorphisme $\overline{K} \rightarrow \overline{K}$. La réciproque est immédiate. \square

1.7 Extension normales

Définition 1.69. Une extension algébrique L/K est dite *normale* si tout polynôme $P \in K[X]$ irréductible qui a une racine dans L est scindé sur L .

Exemple 1.70.

- (1) \overline{K}/K est normale.
- (2) $\mathbb{Q}(\sqrt[3]{2})/\mathbb{Q}$ n'est pas normale, $\mathbb{Q}(\sqrt[4]{2})/\mathbb{Q}$ non plus.
- (3) $\mathbb{Q}(i)/\mathbb{Q}$, $\mathbb{Q}(\sqrt[3]{2}, j)/\mathbb{Q}$ sont normales.

Proposition 1.71. *Soit L/K algébrique, \overline{K} une clôture algébrique de K et $L \hookrightarrow \overline{K}$. Les énoncés suivants sont équivalents :*

- (1) L/K est normale.
- (2) Pour $\alpha \in L$, les conjugués de α dans \overline{K}/K sont des éléments de L .
- (3) Tout K -isomorphisme de \overline{K} envoie L sur lui-même.
- (4) L est le corps de décomposition d'une famille de polynômes à coefficients dans K .

Démonstration. Supposons L/K normale. Alors, L est le corps de décomposition de la famille $(P_\alpha)_{\alpha \in L}$ des polynômes minimaux des éléments de L sur K .

Supposons que L est le corps de décomposition de $(P_i)_{i \in I} \in K[X]^I$, et soit $\varphi : \overline{K} \xrightarrow{\sim} \overline{K}$ un K -isomorphisme. Soit $R_i \subseteq \overline{K}$ l'ensemble des racines de P_i dans \overline{K} . Alors, $L = K(\bigcup_{i \in I} R_i)$. De plus, $\varphi(R_i) = R_i$ pour tout i . Ainsi, $\varphi(K(\bigcup_{i \in I} R_i)) = K(\bigcup_{i \in I} R_i)$.

Supposons (3). Soit $\alpha \in L$ et $\beta \in \overline{K}$ un conjugué de α dans \overline{K}/K . Alors, il existe un K -isomorphisme $\overline{K} \rightarrow \overline{K}$, d'où $\beta = \varphi(\alpha) \in \varphi(L) = L$.

$$\alpha \mapsto \beta$$

Supposons (2). Soit $P \in K[X]$ irréductible qui possède une racine $\alpha \in L$. Quitte à multiplier par un élément de K^\times pour rendre P unitaire, on peut supposer $P = P_\alpha$. Alors, par (2), les conjugués de α dans \overline{K}/K , qui sont les racines de P_α dans \overline{K} , sont dans L , d'où P est scindé sur L . \square

Corollaire 1.72. *Soit $M/L/K$ une tour de corps. Si M/K est normale, alors M/L l'est aussi.*

Démonstration. Immédiat par l'équivalence (1) \iff (4) de la proposition 1.71. \square

Corollaire 1.73. *Une extension L/K est normale et finie si et seulement si L est le corps de décomposition d'un polynôme sur K .*

Démonstration. Le sens inverse est vrai par le (4) de la proposition 1.71. Supposons donc L/K normale et finie. Raisonnons par récurrence sur $[L : K]$. Si $[L : K] = 1$, le résultat est clair. Supposons le résultat vrai pour $[L : K] < n, n \in \mathbb{N}^*$. Soit L/K tel que le résultat est vrai $[L : K] = n$. Soit $\alpha_0 \in L/K$ et $P_{\alpha_0} \in K$ son polynôme minimal. Alors, P_{α_0} est scindé sur L . Soit $K_0 \subseteq L$ sont corps de décomposition. Comme $K \subsetneq K_0 \subseteq L$, $[L : K_0] < n$. Comme L/K_0 est normale par le corollaire précédent, par hypothèse de récurrence on dispose de $Q \in K_0[X]$ dont L est le corps de décomposition. Soient $\alpha_1, \dots, \alpha_n \in L$ les racines de Q . On a $L = K_0(\alpha_1, \dots, \alpha_n)$, donc $L = K(\alpha_0, \alpha_1, \dots, \alpha_n)$. Alors, L est le corps de décomposition du polynôme obtenu comme produit des polynômes minimaux des α_i sur K . \square

Exemple 1.74.

- (1) Dans la tour $\mathbb{Q}(\sqrt[3]{2}, j)/\mathbb{Q}(\sqrt[3]{2})/\mathbb{Q}$, l'extension $\mathbb{Q}(\sqrt[3]{2}, j)/\mathbb{Q}$ est normale mais pas $\mathbb{Q}(\sqrt[3]{2})/\mathbb{Q}$.
- (2) Dans la tour $\mathbb{Q}(\sqrt[4]{2})/\mathbb{Q}(\sqrt{2})/\mathbb{Q}$, les extensions $\mathbb{Q}(\sqrt[4]{2})/\mathbb{Q}(\sqrt{2})$ et $\mathbb{Q}(\sqrt{2})/\mathbb{Q}$ sont normales, mais $\mathbb{Q}(\sqrt[4]{2})/\mathbb{Q}$ ne l'est pas.

Corollaire 1.75. Soit L/K algébrique et M un corps algébriquement clos tel que M/K est algébrique (?? **TODO**)

Démonstration. **TODO** \square

Corollaire 1.76. Soit $M/L/K$ une tour de corps avec M/K normale. Alors, L/K est normale si et seulement si pour tout K -automorphisme φ de M , on a $\varphi(L) = L$.

Démonstration. **TODO** \square

Corollaire 1.77. Soit L/K normale. Tout automorphisme de K se prolonge en un automorphisme de L .

Démonstration. **TODO** \square

Théorème 1.78. Soit L/K algébrique et M un corps algébriquement clos tel que $L \subseteq M$. Il existe une plus petite extension normale E/K telle que $L \subseteq E \subseteq M$. On dira que E est la clôture normale de L dans M .

Démonstration. **TODO** \square

1.8 Polynômes séparables